

FAIRE FRONT FACE À L'ENNEMI

L'ontologie heideggérienne de la guerre totale et de « l'extermination complète » des ennemis du national-socialisme en 1933¹

Reinhard Lindeⁱ

La très loquace violence « muette »

La distinction entre la religion ou la philosophie d'une part et l'idéologie terroriste d'autre part est fondamentale, aussi et surtout en ce qui concerne le type de comportement qu'on peut attendre de leurs partisans respectifs. Les convictions religieuses et philosophiques sont toujours défendues et propagées par des moyens pacifiques, même quand elles contiennent un élément plus ou moins fort de rébellion. Les bouleversements politiques et les luttes d'émancipation s'appuyant sur de tels principes éthiques se limitent, pour l'essentiel, à l'élimination des injustices et des anomalies manifestes, concrètes. L'usage de la violence doit être strictement justifié. Le contenu des droits universels de l'homme, tel qu'il s'est à chaque fois réalisé dans l'histoire, n'est pas réduit, mais complété. Ici comme partout, un abus ne peut pas toujours être prévenu, mais on ne peut pas pour autant le mettre au compte des pères spirituels et des protagonistes. En ce sens, ce que l'on vient de dire ne vaut pas absolument pour les institutions formées sur la base de convictions religieuses ou philosophiques. Face à elles, la capacité morale d'amendement que contiennent ces mêmes convictions doit bien souvent se mettre en marche.

Au contraire, l'idéologie terroriste se construit dès le départ sur un abus. Au nom du respect dû à un dieu, d'une légalité historique, d'une essence la plus haute ou d'un Être tout puissant, elle déclare paradoxalement placer les renversements politiques complets et l'usage illimité de la violence au centre de ses efforts. L'instance l'autorisant se révèle vite, à y regarder de plus près, un pur et simple havre pour la *dureté*. Dans le but de mener le combat pour la révolution totale, l'énergie dépensée pour faire, à vrai dire, de l'agitation, demande un tribu en vies humaines *inconditionné* et extraordinairement élevé. Elle suggère qu'il est nécessaire de considérer que désormais plus aucun individu (ni ami, ni ennemi) ne peut faire valoir de droit qui soit indépendant de ce que les planificateurs de la société et les *Führer* chargés de la mise en pratique ont prescrit. On le voit au fait qu'elles libèrent une terreur qui s'exerce, de manière complètement imprévisible, aussi bien vers l'intérieur que vers l'extérieur de la société.

Ceux qui s'accrochent à la promesse d'un état social idyllique devant prétendument être amené par une révolution, contestent qu'une telle violence soit une condition déterminante explicite et intentionnelle d'une telle idéologie. Eux-mêmes ne feraient pas usage de la violence, mais ils partagent avec cette idéologie l'affect de la négation du donné

¹ Traduction d'un chapitre du livre de Reinhard Linde, *Bin ich, wenn ich nicht denke?* (Centaurus Verlag, Herbolzheim 2003). Le chapitre s'intitule 'Das Stehen gegen den Feind. Heideggers Ontologie des totalen Krieges und der 'völligen Vernichtung' der Feinde des Nationalsozialismus von 1933' (p. 300 à 329).

Abréviations : Les œuvres dites complètes de Heidegger, ou « *Gesamtausgabe* » (Martin Heidegger *Gesamtausgabe*, Frankfurt/M., 1975 et suivantes), sont citées comme suit : GA + numéro du tome. Les références aux traductions françaises existantes ont été chaque fois indiquées, mais celles-ci n'ont pas été systématiquement reprises.

et tolèrent ainsi souvent l'usage effectif de la violence. On trouve encore à côté d'eux ceux qui considèrent le langage de la violence dans une idéologie comme purement verbal et ne voient dans la violence qu'un simple abus venant des exécutants (autoproclamés)². Si ces deux attitudes deviennent un programme académique, un climat idéologique peut alors se constituer, qui à son tour peut influencer les hommes politiques et les hommes d'État et à partir de là influencer sur les mesures de sécurité nationales et internationales. Les répercussions pratiques de la non-distinction entre religion-philosophie et idéologie terroriste se laissent ainsi bien voir à partir des activités et des réactions des organismes et commissions qui en sont chargés.

Ceux qui usent de la violence ne sont muets que pendant l'acte. Auparavant, ils parlent beaucoup, eux et leur idéologie d'armement, pour justifier leurs actes planifiés et avant tout pour se convaincre eux-mêmes qu'ils font, en tuant des innocents, quelque chose d'inévitable, de convenable, et de moralement recevable³. Que peuvent dire ces prétendus terroristes religieux, quand on consent à s'entretenir avec eux ? Où pourrait se trouver la langue commune ? Contrairement à ce que leurs partisans veulent faire croire, ce n'est pas seulement avec la transformation des utopies de gauche ou de droite radicale en politique impitoyable et terroriste qu'a lieu la chute originelle évitable. C'est également à leur stade conceptuel qu'elles ne contiennent pas d'idée qui, appliquée avec exactitude, conduise au bonheur de la majorité. Bien plutôt, on trouve dans toutes les conceptions du monde, programmes et théories totalitaires des passages et des argumentations caractéristiques qui, de manière implicite ou à mots couverts, légitiment ou annoncent l'application d'une violence extrême. En même temps, elles veulent donner l'impression qu'il ne s'agit pas de vraie violence ou qu'elle ne s'appliquerait qu'à ceux qui l'auraient largement mérité⁴. On peut donc à partir de là distinguer de manière univoque les théories de l'amélioration pacifique du monde et les théories de la destruction et du « renouveau » violents⁵.

2. Des conflits d'intérêts avec les terroristes ou des calculs d'instrumentalisation en vue d'augmenter sa propre puissance interviennent toujours quand il s'agit d'hommes d'État, de militaires ou de grands industriels.

3. Le mythe aveuglant selon lequel la violence est muette a également été développé par Jan Philipp Reemtsma (voir « *Die Gewalt spricht nicht* [La violence ne parle pas] » dans *Mittelweg* 36, Avril-Mai 2000).

4. De manière exemplaire, Hitler utilise ces deux idées lorsqu'il attaque le judaïsme dans *Mein Kampf*. D'un côté, il plaide d'une manière concrète pour une exclusion des juifs hors de la fonction publique et des cercles influents ; de l'autre, il les tient pour responsables d'effets destructeurs dont l'évitement n'est possible que par leur élimination physique, par où il sous-entend qu'on sait clairement qui est juif et qui ne l'est pas (voir p. 329 sq. [La pagination est celle de l'édition allemande de 1938, cf. chapitre 11, « *Volk und Rasse* ». Il existe une traduction française de *Mein Kampf*, elle n'est pas utilisée ici. (N.d.T.)). De plus, cette prescription a aussi été au fondement des lois raciales de Nuremberg. Beaucoup de personnes concernées ont voulu croire qu'on leur avait au moins donné un sursis, pendant que la population aryenne devait croire qu'elle était protégée en général des persécutions. On ignore largement que Hitler ne désignait pas seulement les juifs comme un groupe de population à peu près délimitable, mais plutôt le « juif » comme conglomerat de propriétés et de caractéristiques physiques, sociales, économiques, culturelles et politiques, qui se trouvaient aussi prétendument chez des non juifs et qui à ses yeux devaient être liquidées (par exemple, l'État libéral, la presse libre, la social-démocratie, le marxisme).

5. Si et comment les théoriciens extrémistes manifestent (ou masquent) leurs motifs et leurs objectifs violents, cela dépend du degré auquel ils évaluent leur acceptation sociale et le succès de leur agitation à l'intérieur du groupe social dont ils cherchent à fonder la prétention totale à dominer sur le plan idéologique-philosophique (*weltanschaulich-philosophisch*) ou religieux. Étant donné que, pour eux, leur tâche consiste avant tout à préparer leurs partisans effectifs et potentiels à la conquête du pouvoir au sens strict, concret, ils peuvent renoncer aux instructions d'action concrètes et aux définitions pratico-politiques dans un premier temps.

Tant qu'elles sont des utopies radicales, leur réalisation est liée *eo ipso* à l'utilisation d'une violence débridée⁶. Cette constellation concerne aussi la prétendue philosophie de Martin Heidegger : elle transporte de tout son long une utopie radicale, réactionnaire, à laquelle est inhérente un renvoi systématique à l'utilisation nécessaire d'une violence extrême. Dans son réseau conceptuel dominant totalement les marques d'une chute généralisée, de super-individualité authentique et inauthentique, d'être absolu, de loi historique (historicité), de savoir de la manifestation, de combat, de révolution, de *Führerschaft*, d'appartenance, de communauté, de rang, de haine, de disponibilité à la mort, de sacrifice, de guerre, d'ennemi, de trahison. Les concepts fondamentaux de la radicalité politique-révolutionnaire, du désaveu des actions démocratiques, communicatives, examinées avec soin et non-hostiles à l'individu, tout comme ceux de la militarisation intérieure se trouvent à une place constitutive. En revanche, les hommages et descriptions de l'amour réciproque, de l'aide, de la responsabilité sociale, de la libre créativité, de la joie, de la gaieté, et du bonheur manquent cruellement.

Par conséquent, il n'est en aucun cas « étonnant » que Heidegger ait été entre 1930 et 1945 un national-socialiste déclaré et *pratiquant*⁷. Habermas tient cet étonnement dédouanant et somnambule de la thèse selon laquelle la conception du monde de Heidegger aurait pris une tournure national-socialiste et jeune-conservatrice en 1929⁸. Pour Habermas, même eu égard à cette époque qui vit Heidegger accéder au rectorat de Fribourg et retomber au rang commun de professeur ordinaire, ses arguments doivent être extraits du contexte idéologique (*weltanschaulich*)⁹. Si la première thèse se fonde sur une désinformation éclatante concernant le positionnement politique de Heidegger avant 1929 — il venait d'une frange de l'extrême-droite du catholicisme et se rangeait directement dans le camp des révolutionnaires conservateurs¹⁰ —, la dernière suggestion brille par son effronterie contre tout point de vue responsable et consciencieux. Un fonds d'idées¹¹ vraiment philosophique, c'est-à-dire rationnel et éthiquement légitime, devrait entrer en conflit radical avec un autre fonds comme celui d'une conception du monde brutale ou devrait dès le départ lui interdire de s'y annexer. *Par conséquent, Heidegger n'a pas du tout échafaudé un tel dispositif moral et intellectuel auparavant.*

Dans les citations données plus haut, on a mis en évidence la pulsion propre et le soupçon global contre la « modernité » et la raison que Habermas partage avec Heidegger *de façon souterraine, mais systématique*. La réalité de la structure fondamentale de son image totalitaire du monde, déjà présente dans les premières oeuvres de Heidegger, est restée cachée, moins à cause de Heidegger lui-même qu'à cause d'erreurs de lecture cardinales ou d'interprétations violant intentionnellement le texte. Cela concerne en particulier son concept de *Dasein*, qui désigne indubitablement un esprit collectif mystique, même si celui-ci doit d'abord, pour s'imposer universellement, « s'isoler ». De l'affirmation

6. La violence limitée ne peut se fixer que des buts correctifs, l'application des seuls moyens politiques est orientée vers la réforme.

7. Habermas écrit à propos des recherches de Farias, qu'il devient maintenant plus difficile de séparer « le geste radical du grand penseur » et « l'activité *surprenante* et l'ambition *bornée* d'un professeur allemand radicalisé de province » (Habermas, *Heidegger, l'oeuvre et l'engagement*, Paris, Le Cerf, p. 37 [préface à l'édition allemande du livre de Farias, *Heidegger und der Nazismus*, N.d.T.], souligné par R. L.). À chaque mot, les intentions effectives du grand penseur sont minimisées, et la répugnante petite personne est ouvertement attaquée sans indiquer quelle puissance étrangère, à part « les platitudes de la propagande national-socialiste » (*ibid.*), domine ainsi le penseur de telle manière qu'il ne puisse vaincre en lui les désirs du professeur de province. La séparation entre le penseur et l'individu est ainsi d'abord *fabriquée*. Elle a pour but de pouvoir sauver le premier.

8. *Ibid.*, p. 25.

9. *Ibid.*, p. 69.

10. Personne ne le contestera. Seuls quelques révolutionnaires conservateurs se sont d'ailleurs engagés aussi fortement politiquement en faveur des Nazis que Heidegger.

11. Habermas trahit même que Heidegger à partir de 1929 a voulu philosopher « en un autre sens, en un sens non professionnel » (Habermas, *Heidegger, l'oeuvre et l'engagement*, p. 28).

selon laquelle le noyau de sa philosophie ne dépend pas intrinsèquement de son « engagement » pour le nazisme, résulte donc aussi une restriction politique et philosophique : on doit le regarder comme un penseur d'abstractions non orientées vers l'action. Très tôt, il avait adopté le principe qu'un professeur est plus convaincant avec son enseignement lorsqu'il l'aime¹². En tant que philosophe moral et philosophe de l'histoire déclaré, il insiste plus tard sur son intention de fonder l'agir pratique¹³. En cela, il avait raison car une philosophie de l'histoire non politique manquerait son thème. Heidegger a agi, mais *uniquement* comme national-socialiste. Quel autre agir devrait-il avoir eu en vue, avant et après, mais n'avoir jamais aimé lui-même ?

La « vérité » du combat qui tue en masse

Les cours de Heidegger *Die Grundfrage der Philosophie* [La question fondamentale de la philosophie] et *Vom Wesen der Wahrheit* [De l'essence de la vérité]¹⁴, qu'il a tenus en 1933-34 en tant que nouveau *Führer*-recteur de l'université de Fribourg, contiennent maintenant la preuve qu'il voulait produire, via une suggestion d'une abstraction vague et conduisant à une régression émotionnelle, une disponibilité à ou une volonté de prendre part à ou d'amorcer des pogroms. Le mythe selon lequel Heidegger serait fondamentalement éloigné ou étranger à la politique¹⁵ trouve sa fin définitive avec ces cours. Précisément parce qu'il n'adopte pas la langue de la propagande des nationaux-socialistes, qu'il reste au contraire dans le style et la conceptualité de son philosophe développé jusqu'alors, et qu'à *partir de là*, il s'engage sans condition et aveuglement pour le national-socialisme, sa pensée apparaît clairement comme se radicalisant progressivement depuis le début des années 20 et comme une préparation théorique à la domination de la violence. Ce qu'on peut dire, c'est que Heidegger était dans une certaine mesure « resté en sommeil » sur le plan verbal, jusqu'à la fin 1933. Alors est venu pour lui le temps de l'agir franc. Criminel de masse conceptuel, il a pris la parole au nom de la philosophie, à l'heure dite. Il a présenté une « Éthique » orientée pratiquement vers la révolution impitoyable, la violence, et l'extermination.

Les cours montrent que, contrairement à une affirmation d'Otto Pöggeler, il était en accord complet avec *tous* les buts de Hitler¹⁶, et qu'il se sentait appelé à participer à leur pénétration spirituelle et leur implantation ontologique. Quelques passages du second cours, *Vom Wesen der Wahrheit*, qu'il a tenu durant le semestre d'hiver 1933-34, contiennent les mots les plus monstrueux qui soient jamais sortis de la bouche d'un philosophe. Pour

12. « La vie spirituelle ne peut être *vécue* (*vorgelebt*) et façonnée qu'en en donnant l'exemple, de telle sorte que ceux qui doivent y prendre part en soient saisis, immédiatement, en leur existence la plus propre. » (Lettre à Elisabeth Blochmann du 15 juin 1918, in *Correspondance avec Karl Jaspers* suivie de la *Correspondance avec Elisabeth Blochmann*, Paris, Gallimard, 1996, p. 205).

13. « Le vouloir-avoir-conscience déterminé comme être pour la mort ne signifie pas davantage une sécession qui fuirait le monde, mais il transporte, sans illusions, dans la résolution de l'« agir » » (*Être et temps*, p. 310. En mettant entre guillemets l'agir, Heidegger veut montrer qu'il ne songe pas à l'agir habituel, qui inclut la passivité de la résistance mais à l'unité de l'agir théorique et pratique, *ibid.*, p. 300). Que Heidegger ait désigné « son concept d'"historicité" » (formulé pour la première fois dans *Être et temps*) comme « fondement de son engagement politique » en faveur du nazisme (Karl Löwith, *Ma vie en Allemagne avant et après 1933*, p. 57 sq.), on a largement ignoré que ce pouvait être là un indice hautement fécond à charge contre la valeur d'un tel concept.

14. Ils ont paru ensemble sous le titre *Sein und Wahrheit* [Être et vérité] comme tome 36-37 de la *Gesamtausgabe* (Francfort-sur-le-Main, 2001).

15. Hannah Arendt l'a malheureusement offert sur un plateau aux dissimulateurs et aux partisans de la stratégie heideggérienne de masquage conceptuel du contenu politique (de droite ou d'extrême droite).

16. « On peut difficilement mettre en doute le fait que Heidegger n'était d'accord en rien avec les buts réels de Hitler : la domination étendue de la *Mitteleuropa* au monde entier, l'établissement d'une race de seigneurs par l'élimination d'une autre race devant jouer le rôle de bouc-émissaire ». O. Pöggeler, « *Praktische Philosophie* » [« Philosophie pratique »] in B. Martin, *Heidegger und das « Dritte Reich »* [Heidegger et le « troisième Reich »], Darmstadt, 1989, p. 73.

comprendre la signification de ce qu'il y dit, on doit garder à l'esprit la situation politique. Le 12 novembre 1933, Hitler, déjà au pouvoir, était « élu » avec 92% des voix (Heidegger s'était engagé en sa faveur, par des appels ¹⁷). Aussitôt, la peine de mort pour haute trahison était étendue aux ouvrages imprimés critiquant le régime. La Gestapo était presque mise sur pieds, tous les centres de décision étaient déjà occupés par les nazis, qui bénéficiaient de l'immunité juridique. La « méthode Boxheimer » (listes de personnes à liquider et à emprisonner faites par la NSDAP dans l'éventualité d'une prise du pouvoir), en faveur de laquelle Heidegger s'était prononcé dès 1931 ¹⁸ (Mörchen/Pöggeler), fut appliquée à l'occasion de l'incendie du Reichstag : des milliers d'hommes furent torturés à mort, tués ou fusillés, des milliers d'autres disparurent dans des camps de concentration rapidement mis en place, et des prisons. Les hordes des SA étaient en furie, la terreur régnait sur tous les plans, toute protection juridique contre le pouvoir de l'État était supprimée. « Brigands et assassins dans le rôle de la police, revêtus des habits du pouvoir souverain ; leurs victimes traitées comme des criminels, prosrites et condamnées d'avance à mort » ¹⁹, écrit Sebastian Haffner à propos de l'année 1933. Les juifs étaient prévenus de leur extermination par le slogan « Juif, crève ! ». « La liquidation complète de l'ennemi intérieur fait partie de l'honneur allemand. Le juge peut y contribuer par une interprétation large du code de procédure pénale » écrit le président d'un tribunal de grande instance (*Landgericht*) en mai 1933 dans le *Deutschen Juristenzeitung* [Journal juridique allemand].

Au nom de principes ontologiques, Heidegger a joué le même air de clairon. Il était reconnu par le *Kultusminister* badois comme *Führer*-recteur ²⁰, et n'avait plus à craindre ni contradiction, ni moquerie, ni exclusion académique. Lors de la révolution national-socialiste, voyant qu'une communauté (*Volksgemeinschaft*) capable de domination commence à se créer, il appela ses auditeurs à atteindre l'essence, dans la « résolution devançante du co-agir » ²¹ ; car la vérité n'est pas une définition, mais seulement « le vrai, le seul vrai que notre existence (*Dasein*) ici et maintenant est loi et tenue » ²². Le peuple allemand a « une mission

17. Le jour décisif du scrutin populaire du 12 novembre et de l'élection des nazis, les journaux étudiants imprimèrent deux appels de Heidegger à voter pour le Führer Hitler, « réalité allemande présente et future, et sa loi » (Heidegger, GA 16, p. 184). Tout cela constituait un accord inconditionné et non contraint avec ce que Hitler avait déjà dit, fait et défait, et un chèque en blanc en faveur de tout ce qu'il pouvait encore dire et voulait encore faire.

18. Comme Pöggeler l'a laissé échapper, Heidegger a tenu ces propos en 1931 face à Hermann Mörchen (O. Pöggeler, « *Praktische Philosophie* » in B. Martin, *Heidegger und das „Dritte Reich“*, Darmstadt 1989, p. 84). À la lumière d'un tel accord avec les buts véritables de Hitler l'affirmation de Pöggeler citée plus haut devient plus que douteuse.

19. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, trad. fr. Brigitte Hébert, « Babel », Actes Sud, 2003, p. 189.

20. Après avoir conspiré avec la nouvelle direction administrative nazie et lors d'un vote sans alternative, Heidegger a été élu recteur de l'université de Fribourg en mai 1933. Il est nommé en octobre. « Il devient ainsi *Führer* de l'université de Fribourg. » Sur la base de la nouvelle conception de l'enseignement supérieur, lui est donnée la possibilité « de conduire le renouvellement spirituel de l'université de Fribourg en un sens national-socialiste. La personnalité du nouveau recteur garantit d'atteindre ce but » note le journal nazi badois *der Alemanne*, le 27 octobre 1933.

21. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 88. L'heure ne commande donc aucunement un *co-penser* et un examen autonome, car l'essence ne s'ouvre qu'au « courage originel du *Dasein* pour l'étant dans son entier » (*ibid.*, p. 87).

22. GA 36-37, p. 84. Heidegger a néanmoins donné une définition qui décrit de plus près ce vrai. Bien que toute question sur l'essence de quelque chose soit compromettante et comporte le danger de la perte du sol, on peut dire que l'essence de notre peuple est constituée par ce qui *règne* à partir du fondement sur ce qu'il doit faire ou pas, l'essence de l'Etat par *l'entrée de force* et le maintien du peuple dans un *Dasein* agissant responsable de soi-même, l'essence du travail par *l'expansion mondiale* légitimée par notre *Dasein*, et *l'essence du monde* par l'expulsion ou l'élévation au dehors dans *la grandeur de notre destin* (*ibid.*, p. 86). Il est inutile de commenter la teneur impitoyable et nazie de ces précisions à l'emphase violente.

insigne, unique parmi les peuples »²³ : « exploiter les possibilités fondamentales de la race originellement germanique et les porter à la domination »²⁴. Après quelques avancées dans cette direction (sur lesquelles nous allons revenir), il fit référence au sérieux absolu et sanglant (*blutig*) du moment avec un ton résolu au combat et positif, et il signa avec son interprétation de la célèbre phrase d'Héraclite, « Le combat est père de toute chose », un chèque en blanc ontologique en faveur de n'importe quel type de meurtre de masse contre tous les ennemis supposés de la « souche » allemande et de la « vérité » allemande. L'essence de tout *Dasein* et de tout être est le *polemos*, la guerre, « le faire front face à l'ennemi »²⁵. Ce dernier, il le définit ainsi :

« L'ennemi est celui-là, est tout un chacun qui fait planer une menace essentielle contre l'existence du peuple et de ses membres. L'ennemi n'est pas nécessairement l'ennemi extérieur, et l'ennemi extérieur n'est pas nécessairement le plus dangereux. Il peut même sembler qu'il n'y a pas d'ennemi du tout. L'exigence radicale est alors de trouver l'ennemi, de le mettre en lumière ou peut-être même de le créer, afin qu'ait lieu ce faire front face à l'ennemi (*stehen gegen*) et que l'existence (*Dasein*) ne soit pas hébétée.

L'ennemi peut s'être greffé sur les racines les plus intimes de l'existence (*Dasein*) du peuple et s'opposer à l'essence propre de celui-ci, agir contre lui. D'autant plus acéré, et dur, et difficile est alors le combat, car l'affrontement des uns contre les autres n'en constitue que la moindre partie. C'est souvent une tâche bien plus difficile et de plus longue haleine que de repérer l'ennemi en tant que tel, de le mettre en évidence, de ne pas se faire d'illusion face à lui, de rester agressif, de ménager et augmenter sa disponibilité constante et de mettre en place l'agression à long terme *ayant pour but l'extermination complète.* »²⁶.

Exiger cette construction, cette dénonciation, cette livraison, ce coup d'État en groupe, cette destruction en groupe, ce meurtre en réunion, cela peut-il n'être qu'une « erreur », l'erreur de s'être rallié au nazisme²⁷ ? S'agit-il de la rhétorique activiste sans but d'un débutant, d'un philosophe dans sa hutte étranger au monde, comme la légende de l'idiot politique assis sur le trône du philosophe le dit ? S'il est également incontestable que Heidegger s'est constamment efforcé à des formulations propres et que ce n'est pas sa conceptualité, mais celle d'autres idéologues qui a été canonisée ou l'avait déjà été – il est également vrai qu'aucune autre logique terroriste ne pouvait être plus profondément intériorisée²⁸. L'invention et la construction (« déploiement ») d'ennemis à exterminer est

23. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 7.

24. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 89.

25. GA 36-37, p. 90.

26. GA 36-37, p. 90 sq. (souligné par R. L.).

27. Heidegger a lui-même initié cette légende. Elle n'est pas seulement évoquée par ses défenseurs, mais elle est devenue la règle pour tous les chargés de cours (*Dozenten*) qui ne se donnent pas la peine de se renseigner plus précisément sur l'homme dont ils vantent l'enseignement.

28. La stratégie de l'éditeur du volume doit être retracée, car elle est exemplaire dans son utilisation de plusieurs manoeuvres de défense du même genre. Tous croient pouvoir maintenir sans problèmes que « dans ce temps de compromission dont des passages des deux cours, "politiques" au sens large, donnent l'impression », « cette implication reste fondamentalement extérieure à l'objet de sa pensée », bien qu'on puisse trouver « une certaine proximité » avec le style politique contemporain (commentaire qu'on trouve sur le site internet de l'éditeur). Cette séparation en deux domaines différents est déjà rendue obsolète par le choix constant de Heidegger d'utiliser les mêmes concepts.

L'affirmation selon laquelle Heidegger aurait confronté, de manière ouverte, son « accord avec le pathos du renouveau et de la révolution » avec le changement qui s'accomplit sur le fondement d'une image transformée du monde et de l'homme, est tout simplement absurde. L'éditeur fait ici référence au royaume des ombres de l'allégorie de la caverne de Platon, que Heidegger ne confond en aucune manière avec le nazisme. Bien plus, on devrait être attentif à son attaque écumante de rage contre la définition biologique de la race aryenne donnée par son concurrent Kolbenheyer (pour la position de Heidegger sur cette question, voir plus loin). Il aurait trouvé des mots encore plus durs pour la critiquer, s'il n'avait par là risqué de mettre en danger son enseignement – en tant que *Führer*-recteur fraîchement intronisé.

purement et simplement le noyau du fascisme et du totalitarisme. Ce n'est rien d'autre que la décision d'institutionnaliser les pogroms ainsi que le vol des biens et de la vie d'innombrables personnes et d'en faire l'unique raison d'être du régime – alors que jamais une majorité réelle de la population ne l'a choisi, jamais une grande majorité n'a voulu vivre ou se laisser emporter dans une angoisse et une peur durable, dans le souci sans relâche de l'existence (*Daseinssorge*) et dans les sacrifices en vue d'une guerre d'agression²⁹. Si en revanche le *Dasein* a prétendument toujours besoin d'un ennemi et même doit expressément choisir des innocents comme victimes pour vraiment rester vivant, alors il ne doit pas avoir d'abord à son principe le soin des autres hommes, mais il doit avant tout vouloir les exterminer à sa guise d'une manière légitime. Le soin est une exception qui ne vient qu'après. C'est le cœur de l'opération heideggerienne d'un point de vue éthique.

D'après Heidegger, n'importe qui pouvait potentiellement être ou devenir ennemi du renouveau national-socialiste. Le fait qu'il puisse se greffer sur les racines les plus intimes du *Dasein* signifie, rien de moins, qu'il peut se cacher dans le cerveau de n'importe qui, dans l'hérédité de chacun, que la moindre parcelle d'intimité de chaque personne doit être examinée pour trouver l'ennemi. Heidegger ne fait pas référence à l'ennemi de manière détaillée, parce qu'il se comprenait comme penseur du tout et que toute dénomination concrète eut impliqué que la dangerosité de cet ennemi soit chaque fois spécifiquement décrite et attestée³⁰. De surcroît, dans le *contexte* de l'agitation nazie, l'identité des groupes et des ethnies stigmatisées était claire – les Juifs, les Tsiganes, les communistes, les socialistes, les syndicalistes, les gens fidèles à la constitution, les nationalistes partisans d'une petite Allemagne, les pacifistes, les internationalistes, les religieux, les homosexuels, etc. Son discours manifeste l'ultime gouffre de sa projection : la prétendue *étrangeté essentielle sous toutes ses formes* doit être traquée et éliminée³¹.

Le délire de persécution (dans les deux sens du génitif) spécifiquement fasciste et totalitaire se retrouvait chez Heidegger aussi sous une forme illimitée. Pour lui, ceux qui ne partageaient pas son « tout ou rien » appartenaient également aux ennemis, plus précisément ceux qui ne reconnaissaient pas l'alternative : « si nous serons un peuple ou si une barbarie quelconque va s'emparer de nous » et qui renforçaient ce danger en ce qu'ils « restaient à côté, ne participaient pas, disaient que la science est en danger ». Ils auraient exercé l'esprit comme sagacité vide et réclamé la spiritualisation de la révolution nationale-socialiste, où l'esprit était pourtant bien plutôt « le vent, la tempête, l'engagement, la résolution »³². En appliquant de tels principes, un nombre encore plus grand d'individus

Heidegger aurait pris par erreur pour décisive la *mission* politico-spirituelle *résultant* de la propagande pour le renouveau et la révolution et aurait mal compris la question du sens de être. Mais « le pathos du renouveau et de la révolution » était l'instrument du nazisme, il lui était identique. S'accorder avec lui et ressentir une mission impulsée par la propagande ne peut que signifier : déterminer positivement le « sens » de « être » *du nazisme*. Les circonvolutions de l'éditeur impliquent la reconnaissance que Heidegger voulait déterminer intellectuellement de manière *active* et *autonome* le nazisme réel.

29. Que Heidegger l'ait revendiqué depuis 1927 avec *Être et temps*, dont le thème central est ce sens-là de la « résolution », on l'a montré dans le chapitre *Geworfenheit* de ce livre.

30. La réunion des forces d'agression était pour Adolf Hitler une raison supplémentaire en faveur de l'uniformisation par la propagande d'« un » ennemi. L'attention du peuple devait se concentrer sur un adversaire unique. « Par conséquent, un grand nombre d'adversaires intérieurs différents doivent être réunis, de sorte que, du point de vue de la masse, les partisans du combat soient conduits contre un seul ennemi » (*Mein Kampf*, p. 129).

31. Sa déclaration selon laquelle « la nature devient règle normative en tant que santé » complète cela (Heidegger, « *Der deutsche Student als Arbeiter* [L'étudiant allemand en tant que travailleur] » (1933), GA 16, p. 200). Heidegger y considère que tout ce qui est malade à l'intérieur et à l'extérieur du peuple est livré par l'être à son devenir-extermine.

32. Cette formulation ne se trouve pas expressément dans le manuscrit laissé de son cours *Die Grundfrage der Philosophie*, mais dans les notes de Helene Weiß (cité d'après Farias, *Heidegger et le nazisme*, Paris, Verdier, 1987, chap. III, p. 147). Voir aussi à ce sujet le post-scriptum pour le mode d'édition de l'éditeur.

voyaient le fondement de leur vie et leur vie elle-même devenir incertains. Ces principes n'étaient pas appliqués seulement par les nazis, mais également par Heidegger lui-même³³.

Exiger un co-agir n'était pas une manière d'ouvrir une porte, mais signifiait d'abord et avant tout exiger l'exclusion et l'élimination. Goebbels voulait dire la même chose lorsqu'il écrit : « Toutefois, n'appartient à notre grande et sacrée communauté de destin que celui qui se lève avec son peuple, lorsque la tempête éclate. Le peuple doit faire front comme un seul homme ». – « Faire front face à l'ennemi » comme l'écrit Heidegger. Il était évidemment interdit à tous les hommes marqués du sceau « ennemi » ou « nuisible pour le peuple » de pouvoir se lever avec les autres. Ils devaient bien plutôt rester couchés pour l'éternité.

Heidegger est le « Hitler de la pensée » (Martin Buber) dans la mesure où, chez lui, le mouvement de la pensée reprend les fonctions qui, chez Hitler, étaient assumées par la personnification antisémite³⁴. Et on veut dire par là que son concept d'ennemi avait pour fin quelque chose de plus principal que la simple élimination de groupes d'individus (pseudo-)définis. Le national-socialisme consistait à « diriger les instincts prédateurs de l'homme, qui s'exercent habituellement seulement contre les animaux, vers des objets internes à sa propre espèce, et à dresser tout un peuple, telle une meute de chiens, à traquer l'homme comme un gibier. Une fois que ces penchants meurtriers fondamentaux et permanents à l'égard des congénères ont été éveillés et même transformés en devoir, changer leur objet n'est plus qu'une formalité »³⁵. Sur ce point, l'antisémitisme nazi touche aux questions ultimes de vie ou de mort (Sebastian Haffner)³⁶.

Visiblement, Heidegger n'a pas « oublié » d'intégrer des scrupules éthiques contre la terreur et la tyrannie dans son conditionnement ek-statique de l'existence en faveur d'une « authenticité » d'appartenance à l'être, prête à la mort (voir *Être et temps*). Il avait l'intention de supprimer radicalement les ancrages éthiques de tout scrupule contre le meurtre, pour produire une disponibilité au meurtre en faveur de la cause mystiquement indéterminée et prétendument menacée du « peuple ». Il tenait pour nécessaire l'arbitraire extrêmement cruel avec lequel les membres *sans défense* de groupes sociaux tendanciellement innombrables étaient définis comme des proies. Avec eux, avec les « errants » et les « sans-sols », le peuple ne serait plus soudé, chaque individu ne resterait plus, par son appartenance assimilée, à la place qui lui a été affectée, ne se laisserait pas mettre dans le rang militaire, et ne donnerait pas sa vie sur le champ de bataille de l'histoire du monde pour des buts lointains. « La prétendue situation de menace absolue sur l'existence légitime le sacrifice sans condition de sa vie et l'engagement de tous, mais aussi l'utilisation de tous les

33. De la manière dont un professeur pouvait le faire. Il jugea le travail de la faculté et des *Dozenten* individuels « dans la mesure où il participe de manière visible et efficace à la construction de ce qui est à venir », ainsi qu'il leur écrit en forme de menace à la fin 1933 (cité d'après Safranski, *Heidegger et son temps*, Livre de poche, p. 385). Il dénonce quelques collègues de l'Université, d'une manière qui aurait pu avoir des conséquences dommageables pour leur vie, et ce encore après la fin de son rectorat. Baumgarten et Staudinger n'étaient pas les seuls visés, il y avait aussi entre autres le *Dozent* catholique Max Müller, en 1937. Dans un rapport, Heidegger écrivit que celui-ci était « disposé négativement à l'égard de cet État ». Un rapport de Berlin s'ensuivit, selon lequel on ne pouvait le tolérer à l'université « pour des raisons politiques de conception du monde ». Malgré les demandes insistantes de Müller, Heidegger ne retira pas cette phrase (Max Müller, « *Gespräch* [Entretien] », in B. Martin, *Heidegger und das « Dritte Reich »*, Darmstadt, 1989, p. 107 sq.). Un tel jugement, prononcé par un universitaire considéré comme digne de confiance par le régime, pouvait signifier la prison ou le camp de concentration (et par conséquent, la mort). Heidegger certifia également à propos d'Adolf Lamp, professeur d'économie politique, qu'il « manquait de fiabilité politique » (Safranski, *Heidegger et son temps*, p. 475).

34. Comme G. Scheit l'a remarqué : « Struktureller Antisemitismus [Antisémitisme structurel] », in *Arbeitskreis Kritik des deutschen Antisemitismus* (Hg.), *Antisemitismus – die deutsche Normalität*, Fribourg, 2001 (également disponible sur internet), p. 4.

35. Sebastian Haffner, *Histoire d'un allemand*, p. 214.

36. *Ibid.* C'est « précisément l'antisémitisme nazi qui touche – mais pas pour les juifs – à ces ultimes questions de vie ou de mort, que n'effleure aucun autre point de leur programme » écrit Haffner en 1939 (*ibid.*, p. 215).

moyens contre un ennemi sournois et perfide – déjà virulent à l'intérieur. »³⁷ écrit Götz Aly à propos de l'idéologie de Ben Laden et Ernst Jünger. Cela vaut aussi, sans réserve, pour Heidegger. Il rentrera dans l'histoire comme un penseur précurseur de la terreur permanente et du meurtre de masse sans limites, fondé sur la race.

La guerre totale comme « puissance originelle de l'être »

Les guides et les activistes totalitaires connaissent d'une certaine façon le caractère arbitraire de leurs visées exterminatrices. Ils sont bien fous, déments et aveugles à eux-mêmes, mais possèdent en même temps une semi-conscience, car ils projettent des agressions irréflechies sur la base de leurs mensonges démagogiques, qu'ils considèrent comme justifiés³⁸. Parce qu'ils ne peuvent gérer cela, ils tentent de justifier la projection elle-même. Heidegger, qui a apporté son soutien explicite au Führer dans sa « rééducation » du peuple allemand³⁹, l'a fait au niveau ontologique. Le *polemos*, le combat contre l'ennemi, serait la puissance originelle de tout être qui enveloppe et traverse tout, qui guide et régit la naissance et l'existence de l'étant. Là où aucun combat ne règne, s'installent la stagnation, la décadence et la ruine, « en bref : la disparition de soi-même ». Il ne doit pas être recherché de manière arbitraire, c'est-à-dire être causé par la querelle ou la discorde, mais plutôt à partir de la « nécessité intérieure » de tout être⁴⁰ – pour lui-même. Ce renversement de la signification de l'arbitraire (s'agit-il de fins, cela serait de l'arbitraire, s'agit-il d'une fin en soi dénuée de fondement, cela n'en serait pas) est un argument conséquent à l'appui de la résolution d'exterminer tous les ennemis de la vocation « secrète » et de la mission martiale du peuple allemand. Plus le but est indéterminé et fictif, plus la vision d'une résistance à l'affût qu'il faut briser perd tout critère et devient excessive. Du reste, cette escalade ne défait pas que le droit à l'existence d'*hommes pacifiques et civilisés*, mais aussi le sens de la vie pour les meurtriers poussés au combat : ils ne doivent pas cesser d'assassiner, doivent se chercher sans répit de nouvelles victimes et se sacrifier eux-mêmes, ils ne peuvent jamais se détendre et se réjouir. La vie n'est plus faite que du massacre continu de victimes choisies arbitrairement.

37. G. Aly, « Den Tod nicht fürchten [Ne pas craindre la mort] » in *Berliner Zeitung* du 20 novembre 2002.

38. Adolf Hitler : « Notre conscience raciale nordique est agressive uniquement contre la race juive [non contre les chinois et les japonais, note de R. L.]. Nous ne parlons à ce sujet de race juive que par commodité d'expression, car au sens propre du mot et d'un point de vue génétique, il n'y a pas de race juive. La situation nous oblige à ce marquage d'un groupe racialement et intellectuellement homogène pour lequel tous les juifs du monde prennent parti, [...] la race juive est avant tout une *communauté de l'esprit*. La race spirituelle est plus dure et plus durable que la race naturelle. Le juif, où qu'il aille, reste un juif [...] et doit nous apparaître comme une preuve attristante de la supériorité de l'esprit sur la chair. » (extrait du testament politique de Hitler, éd. par Trevor-Roper, cité d'après G. Heinsohn, « *Auschwitz ohne Hitler ?* », in *Lettre Internationale*, été 1996, p. 24. Souligné par R. L.).

39. « Quand aujourd'hui le Führer parle sans cesse de la rééducation à la vision du monde national-socialiste, cela ne signifie pas enseigner un quelconque mot d'ordre, mais aussi produire un *changement total*, un *projet mondial*, à partir duquel il éduque le peuple tout entier. » (Heidegger, *Wom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 225). Bien sûr Heidegger, qui avait fait de « monde » et de « projet » des concepts fondamentaux de son idéologie, voulait dire qu'il était lui-même celui qui avait proposé ce projet mondial.

40. Pour tout ce qui précède *ibid.* p. 91 et suivantes.

Theodor Fritsch

Tu ne dois pas épargner l'ennemi,
mais lui faire face par un terrible barrage,
car il souhaite que tu le tues.
Sa mission est de t'aiguillonner,
et ta mission : de le contraindre.
Ne te soucie pas de ce que ton ennemi puisse être un terme ;
il en surgit toujours de nouveaux pour toi.
Toute vermine est féconde à l'excès et prolifique ;
C'est pour cela qu'elle nous contraint à la lutte ⁴¹.

L'« être » de Heidegger devient ainsi une pure machine d'extermination impossible à arrêter. Les « puissances de la destruction et de la ruine » logeraient « dans l'étant lui-même. » Dans le combat elles ne seraient « que domptées et captivées ». Si elles s'échappent comme « l'indompté, le débauché, l'enivré et le sauvage, le forcené, l'asiatique », on ne doit pas les renier ou les dénigrer « avec les critères chrétiens du mal et du péché », car sans combat rien ne pourrait être ⁴². Ces puissances appartiennent pour ainsi dire au fonds premier (*Grundbestand*) de l'être, elles sont bien – dans leur force négatrice – une expression de la combativité et peuvent même être employées dans le combat contre les ennemis. Cela coïncide avec l'idée nazie que tous les vrais *Volksgenosse* allemands sont réellement empoisonnés par le sang juif et ne pourraient de ce fait s'en libérer qu'en agissant de manière aussi racialement exclusive que les juifs sont supposés le faire. Ici comme là, il est question d'exorcisme permanent et auto-purificateur et de rendre étranger un être immanent, qui est censé être d'autant plus dangereux qu'il ne peut être vaincu de manière uniquement intérieure avec l'aide d'un Dieu ⁴³. Le meurtre d'hommes prétendument destructeurs (dans la « racine la plus profonde de l'existence d'un peuple ») par l'utilisation de leurs prétendues énergies destructrices doit servir de salutaire destruction du vieil homme en soi-même.

Heidegger a manifestement transporté le concept de combat dans le champ psychologique de la motivation conditionnante. Il a en effet accéléré la spirale angoisse-agression et exigé le crime permanent comme un commandement de l'être, comme une fin en soi compensant toute misère. C'est en ce sens que plus tard, à propos de l'extermination des juifs, Himmler a exhorté les *Führer* de la SS, lors de chaque bain de sang nécessaire, à rester en permanence combattifs, dans le renoncement à soi, à faire preuve d'un ascétisme sans plaisirs, et à se tenir prêts pour l'extermination du prochain ennemi ou du prochain sous-homme, après le gazage de tous les juifs. Pour Heidegger également la condition première à remplir pour les révolutionnaires nationaux est de posséder une froideur sociale maximale. Ils ne doivent regarder ni à gauche ni à droite, ils ne doivent pas se laisser déranger par la moindre critique ou objection rationnelle, ne doivent pas écouter de demande de dispense d'incorporation dans les unités de combat, ne doivent pas épargner d'ennemi ⁴⁴. Leur mission est de combattre et de dominer : le souci de l'existence humaine

41. *Der neue Glaube* [La foi nouvelle] (1936), cité d'après G. Heinsohn, « *Auschwitz ohne Hitler* », p. 26.

42. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 92.

43. Voir aussi à ce sujet Christian Schneider, « *Reinheit und Ähnlichkeit. Anmerkungen zum psychischen Funktionieren ganz normaler deutscher Massenmörder* » in *Mittelweg* 36, tome 1, 1998.

44. Ce qui était déjà imprimé dans sa leçon *Qu'est-ce que la métaphysique ?* de 1929. Il y était question de cette « angoisse », qui ne serait autre chose que le « courage audacieux » de s'approcher de l'être et de pouvoir recevoir sa force d'*anéantissement du tout*. Elle se montrerait en tant que « dureté de l'agir à l'encontre », « tranchant de l'exécration », « douleur du refus », « brutalité de l'interdiction » et « âpreté de la privation » (Heidegger, *Was ist Metaphysik ?*, GA 9, p. 22 sq. ;

pour son pouvoir être et son devoir être – c'est-à-dire le pur effort d'affirmation de soi – doit devenir « le souci tout simplement »⁴⁵. Il ne s'agit pas de « l'empressement anxieux d'un psychopathe, mais de cette sorte de fondement de l'homme sur fond de quoi il y a quelque chose comme la résolution, la disposition à servir, le combat, la domination ; l'action. »⁴⁶. Si la domination (national-socialiste), comme nous l'avons vu, doit reposer sur l'extermination d'ennemis déterminés arbitrairement, alors un tel « souci » est constitué par l'asservissement et l'assassinat.

De la phrase d'Héraclite il suit que « l'être-dieu, l'être-homme, l'être-valet, l'être-seigneur » sont des « modes fondamentaux de l'être » issus de l'essence de l'être. « On n'est pas un valet parce que c'était une possibilité parmi d'autres, mais parce que cet être renferme une défaite, un raté, une insuffisance, une lâcheté, peut-être bien une volonté d'être inférieur et de peu d'importance. »⁴⁷. L'essence de l'être est le combat, et de là « chaque être » décide soi-même, par le combat, de ce qu'il est. Le combat introduit dans tout étant une dimension de décision : « cette sévérité permanente du ou bien - ou bien ; ou bien eux ou bien moi ; ou bien faire front ou bien tomber. »⁴⁸. La tonalité fondamentale correspondante est la « jubilation et la volonté triomphantes, caractère terrible de l'afflux déchaîné (de la résistance)..., sublimité et courroux en même temps »⁴⁹. Pour la tonalité fondamentale lors de la chute, il ne trouve pas de mots – il se voyait, irrévocablement, du côté du vainqueur. Il est sans importance que le trait soit attribué à Nietzsche, car Heidegger s'exprimait dans un contexte dans lequel Hitler, entre autres, parlait avec un génie égal de l'humanité de la nature, « qui extermine la faiblesse pour donner la place à la force. »⁵⁰.

Si l'on a recours, en complément de ces deux cours de Heidegger, à l'image qu'il se fait de la *Polis* grecque en 1935 comme un état purement guerrier et fermé dans lequel les « violents⁵¹ » règnent « sans règlement ni limite, sans édifice ni titre », car ils devaient d'abord les créer⁵², alors on remarque l'identité de ses intentions concernant le combat avec celles de Ludendorff. Celui-ci soutenait en 1935 que la nation devait être préparée à la guerre totale par la création d'une sur-Sparte. Sa religion du nationalisme pouvait produire « l'homogénéité spirituelle du peuple » nécessaire à cette fin⁵³. Heidegger a exprimé son accord avec ce dernier point dès 1933 : il voyait sa mission de philosophe dans « l'agitation politique de la jeunesse »⁵⁴ et dans la production de « tonalités fondamentales »⁵⁵. Il

[trad. fr. « Qu'est-ce que la métaphysique ? » in Heidegger, L'Herne, Paris, 1983, p. 54, *N.d.T.*] Plus sur ce sujet dans l'essai *Geworfenheit* de ce livre.)

45. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 94.

46. *Ibid.*, p. 293 (appendice II).

47. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 94.

48. *Ibid.*, p. 94 et suivantes.

49. *Ibid.*, p. 95.

50. Hitler, *Mein Kampf*, p. 45.

51. « *Gewalt-tätigen* » dans le texte original. L'adjectif « *gewalttätig* » signifie « violent » en allemand, mais ici l'auteur compose un nom avec l'aide des termes « *Gewalt* » (force, violence, mais aussi puissance ou pouvoir) et « *tätig* » (actif), explicitant ainsi par ce jeu de mots le fait que pour Heidegger ceux qui exercent le pouvoir doivent être des violents. (*N.d.T.*)

52. Heidegger, *Einführung in die Metaphysik*, GA 40, p. 117 [trad. fr. *Introduction à la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1967, p. 159, *N.d.T.*].

53. E.v. Ludendorff, cité d'après G. Heinsohn, *Auschwitz ohne Hitler ?*, p. 26. En voyant comment la déclaration heideggerienne et celle de Ludendorff se rencontrent de manière contemporaine, il ressort d'ailleurs que Heidegger réagissait promptement et ne cessait de vouloir éclipser à la direction du régime, non seulement ses concurrents couronnés de succès Baeumler, Krieck et Rosenberg, mais aussi d'autres concurrents comme Ludendorff et Kolbenheyer, par sa propre offre idéologique radicale.

54. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 271 (appendice I). Il croyait en outre que la jeunesse universitaire vivait « de la volonté de trouver le dressage et l'éducation qui la rende mûre et forte pour le commandement spirituel-politique, qui doit à l'avenir être pris en charge par vous, issus du peuple, pour l'État, dans le monde des peuples. » (*ibid.*, p. 3).

55. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 88.

s'agissait « de réveiller et d'enraciner dans le cœur et la volonté du peuple et de ses individus » le savoir en vue de la « mission spirituelle-populaire », que le destin avait réservé à une nation⁵⁶. Si cela ne parvenait pas à réaliser l'être de la communauté du peuple, « alors nous sommes perdus et n'importe quelle barbarie va nous balayer quelque part sans nous consulter. Le rôle d'un grand peuple faisant histoire est alors terminé. »⁵⁷.

La mission historique mondiale de la race aryenne souche

Hans-Georg Gadamer, avec sa remarque à visée euphémistique selon laquelle Heidegger a voulu créer une « religion populaire »⁵⁸, avait affreusement raison. En se référant à son discours du rectorat, Heidegger affirme dans le cours *Die Grundfrage der Philosophie*⁵⁹, que la philosophie a été mise en place, saisie dans son essence et ainsi « décidée » par les Grecs. Si la philosophie occidentale n'est finalement devenue que « l'éternité vide de l'absence de décision », elle était d'abord chez eux, au commencement, « la plus grande puissance excitant le peuple et élucidant son existence (*Dasein*) »⁶⁰. Ainsi pour lui l'interrogation d'un peuple, « qui est ce peuple avec son histoire et son destin, au fond quel est son être ? », devient son « philosopher, sa philosophie »⁶¹. La philosophie est « lutte pour la clarté de sa propre essence de peuple » dans « l'engagement dans notre réalité. Qu'est ce que l'être ? »⁶². Voilà la définition de la philosophie comme – démagogie.

Le peuple allemand trouve maintenant la *Führung* créatrice d'État par laquelle il s'élève à la nation⁶³. On trouve son essence en retournant à l'écoute d'un commencement raciste (*völkisch*) de la philosophie grecque, car les Grecs, « dont le type racial et la langue partagent avec nous la même origine », ont commencé à créer un genre de l'existence humaine populaire sans pareille⁶⁴. Au sens du « testament lointain » fixé par les Grecs, se pose la question de savoir « si nous voulons la grandeur de notre peuple, si nous avons la volonté durable d'obtenir une mission remarquable, unique entre les peuples »⁶⁵. La philosophie consiste à « remporter l'histoire mondiale dans le combat pour sa propre

56. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 3. La dimension, entendue en un sens extrêmement pratique, de viol et de participation politique que comprend cet enracinement d'une mission raciste dans le cœur et la volonté de chacun ne devrait pas être méconnue. Il s'agit d'une intention totalitaire : pour la réaliser, le choix de telle ou telle organisation politique est relativement indifférent à l'idéologue concerné.

57. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 7.

58. H.-G. Gadamer in Altwegg, *Die Heidegger-Kontroverse*, Frankfurt/M., 1988, p. 177. Gadamer a vu du reste ce qui en découle : que Heidegger devient un idiot quand sa pensée philosophique est détachée de son action politique. Gadamer objecte que ce serait une offense pour un grand penseur que sa philosophie n'eût rien à voir avec son égarement politique. Cette *charge* verbale de la philosophie de Heidegger poursuit cependant un but contraire à ce que l'on pouvait reconnaître dans le discours de Gadamer sur la religion populaire que Heidegger aurait voulu créer. Mais cette défense zigzagante se retourne involontairement contre elle même : seuls des hommes que la bêtise séduit peuvent admettre que quelque chose de sensé sorte de ce qu'un philosophe se mette à créer une religion populaire.

59. Grâce à ce cours du début du rectorat, il a passé pour un des plus grands philosophes du national-socialisme. La presse national-socialiste le considérait comme un « événement d'une grande importance ».

60. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 77.

61. *Ibid.*, p. 4.

62. *Ibid.*, p. 273 (appendice I).

63. *Ibid.*, p. 3. C'était donc jusqu'à présent une foule amorphe et sans nation. C'est le mépris de la foule typiquement totalitaire, quand elle est envisagée comme objet soumis à la domination, transfiguré de manière pseudo-religieuse.

64. *Ibid.*, p. 6. À vrai dire, rattacher aux Grecs cette compréhension de la philosophie était déjà en soi un acte démagogique, même si la conception de la société d'Héraclite et de Platon, les principaux témoins à charge de Heidegger, contient de part en part des éléments racistes et pré-totalitaires.

65. *Ibid.*, p. 7.

histoire »⁶⁶. « Cet instant extrême dans lequel le national-socialisme est poussé est à vrai dire le devenir d'un *nouvel esprit de la terre*. De ce point de vue ce que signifie devenir clair à ce sujet et au sujet de beaucoup d'autres choses doit devenir déterminé. »⁶⁷.

Il ne manque donc ni l'ambition d'une domination mondiale ni le racisme, contrairement à ce que Pöggeler avait affirmé. De manière plus nette que dans le *Discours du rectorat*, Heidegger fit profession de foi *en l'aryanité*. C'est uniquement en ce sens qu'il pouvait parler d'une prétendue relation de parenté de souche entre les Grecs et les Allemands. Il ne voulait pas entendre parler de l'aryanité comprise biologiquement, mais comme race-souche fondée physio-culturellement. L'invocation du *Blut und Boden* ne suffisait pas à ses yeux pour produire une réelle fusion populaire : « savoir et esprit » mènent d'abord « le flot du sang dans une direction et sur une voie »⁶⁸. Avec cette combinaison de culture et de biologie raciales et d'« essentialisation kitsch » de la culture grecque et allemande, Heidegger ne se tenait en aucune façon seul parmi les idéologues nazis. Hitler avait lui aussi écrit : « Une culture, qui relie des millénaires et réunit en elle la grécité et la germanité, combat pour son existence. »⁶⁹.

Il est toutefois plus décisif que ce principe de sélection ait la même teneur et les mêmes conséquences pratiques que le biologique, qui ne fait provenir l'âme du peuple que de quelque part ailleurs. Plus un groupe est isolé ou doit l'être, plus le principe de sélection et la physionomie de ceux qui sont sélectionnés tombe de manière indéterminée, arbitraire et brutale. Heidegger voulait lui aussi voir des millions d'hommes dominés de part en part par l'essence greco-germano-aryenne, ce qui voulait dire que ceux qui ne partageaient pas la « race et la langue », c'est-à-dire le physique racial et l'origine spirituelle, avec les Allemands, par conséquent ceux qui d'un point de vue physiologique, physionomique, comportemental, linguistique et culturel n'étaient pas purement « greco-allemands », n'en faisaient pas partie et ne pourraient jamais en faire partie.

Nous devons à ces passages d'un cours et à un petit texte de Heidegger de 1937, jusqu'alors non publié, une définition que l'on ne peut plus ignorer de ce qu'il a *toujours* compris sous le terme « *Dasein* ». L'objet explicite de sa philosophie dans *Être et temps* était la question du sens de l'être du *Dasein* destinal. Non seulement il l'a déterminé en un endroit, de manière non équivoque, comme dépassant la chair « spirituellement » et spatialement⁷⁰, mais il ne renonça pas à souligner qu'il n'était pas un Je, pas un sujet, pas une personne, pas une conscience particulière, etc. Il précisa en 1933 que la philosophie n'est pas « *préoccupation* » pour « *l'homme individuel en tant que tel* »⁷¹. La « mienneté » du *Dasein*, comme il l'a formulée dans *Être et temps*, signifie donc bien plutôt une appartenance essentielle de l'individu à son peuple, à sa race, à son entité sociale de groupe. Le *Dasein* est un collectif mystique : il est « plus originel et plus ancien que l'être-homme dans la conception usuelle »⁷² écrit-il en 1937.

Il avait déjà ostensiblement exposé dans *Être et temps* que pour lui, le *Dasein*, historique dans son essence, était premier⁷³, l'homme au contraire « un "atome" dans le mécanisme de l'histoire mondiale », le « jouet des événements et des circonstances »⁷⁴. Si le *Dasein* est premier, et l'homme en comparaison secondaire, si le *Dasein* vient avant et est plus essentiel que les hommes individuels et leurs sociétés, alors on a affaire au principe « spirituel » et incestueux de la fusion dans une race, dans un peuple défini racialement,

66. *Ibid.*, p. 9.

67. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 148.

68. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 263.

69. Hitler, *Mein Kampf*, p. 470.

70. Heidegger, *Être et temps*, p. 368.

71. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 10.

72. Heidegger, *Die Frage nach dem Sein*, in *Heidegger Studien*, tome 17, 2001, p. 15.

73. Heidegger, *Être et temps*, p. 381.

74. *Ibid.*, p. 382.

dans une ethnie singulière⁷⁵ – à la détermination comme essence d'un genre racial, d'une *race souche* non encore dissoute et surmontée dans une société plus vaste. Cette essence (cet « étant ») méconnaît complètement l'homme, le singulier, l'individu. Celui-ci ne gagne qu'une ipséité gigantesque quand il sert cette essence et s'est dissout en elle – et qu'il est mort pour elle⁷⁶.

C'est précisément cette négation de l'espèce humaine en son entier, sa dissolution en souches différentes par essence (races et ethnies) qui prépare la voie sur le plan théorique à ce que Haffner décrivait comme l'excitation de l'ensemble du peuple contre des hommes prétendument d'une autre race. Consciemment et par principe, Heidegger n'explique jamais s'il est en train de parler de quelque chose selon la perspective de l'individu ou selon celle du besoin d'affirmation d'un esprit collectif fictif. Quoi qu'il en soit, il rejette comme « inauthentiques » toutes ces sortes de perspectives qui ne recourent pas à ce dernier. Le « souci » est l'essence de l'être, non un comportement personnel, et c'est pourquoi une tribu de race pure peut aussi se « soucier », comme on l'a décrit plus haut. Si le *Dasein* n'était pas tel pour Heidegger, son discours sur l'« isolement » du *Dasein* serait absurde. Il s'en sert pour la justification de la « résolution devançante » – à savoir prête à la mort –, qui libère « pour la poursuite du combat et la fidélité à ce qui se répète », le choix « du héros »⁷⁷. Les précédents discours de Heidegger et son discours d'alors s'éclairent mutuellement : selon lui, les Allemands seuls devaient redécouvrir en eux le principe existentiel raciste-tribal et le porter alors (en 1933) dans le monde entier sous le drapeau grec-aryen d'un gouvernement guerrier, en tant que principe d'existence par excellence. Dans *Être et temps* cela signifiait déjà que les événements et le destin « de la communauté, du peuple » consistaient dans « le combat »⁷⁸ et que le *Dasein* était « ouvert de manière renouvelée aux possibilités “monumentales” de l'existence humaine »⁷⁹. Il « vit » dans son mythe et « se soucie » par le

75. « Je ne vote pas pour le “juste milieu” mais pour que la réalité du peuple et de la race retrouve le chemin qui mène à ses sources et forces propres » (Heidegger à Blochmann; le 20.9.1930, trad. fr. *Correspondance avec Elisabeth Blochmann : 1918-1969*, Gallimard, Paris, 1996, p. 38). Parce que la tribu est, de toutes les formes sociales, celle qui repose semble-t-il prioritairement ou absolument sur une consanguinité de race, on l'a fait passer pour la forme sociale la plus pure racialement et ainsi comme la preuve principale de l'existence de races. Chacun sait cependant que les femmes étaient échangées entre les clans et les tribus afin de prévenir les conséquences dégénératives des croisements consanguins. Heidegger présume que « l'être-homme » en tant que tard venu, *oublieux de la race* – c'est-à-dire *oublieux de l'être* –, a institué pour la première fois les grandes sociétés non définissables en termes de peuples par la dissolution de la vieille division raciale et a débouché sur une représentation de l'individualité qui lui interdit le retour dans un tout racial originel renouvelé.

76. Heidegger a lui-même indiqué la continuité de sa pensée. « Nous nous tenons nous-même aujourd'hui, non pas à peu près depuis un an, mais depuis plusieurs années, dans une *décision* de la philosophie *encore plus grande*, qui en grandeur, étendue et profondeur dépasse encore de beaucoup l'ancienne décision. Elle a été portée à l'expression dans mon livre *Être et temps*. Une transformation de fond en comble. » (*Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 255). Par « ancienne décision », il faut entendre celle que Platon aurait prise de tuer son « père » Parménide, par un refus, en abandonnant la proposition selon laquelle quelque chose est ou n'est pas (*Ibid.*). Cela veut bien dire que la « question de l'être » que Heidegger a posée dans *Être et temps* constituait le cœur de toutes les décisions au sens d'« être ou ne pas être ».

77. Heidegger, *Être et temps*, p. 385. Heidegger a repris l'expression « héros » à Max Scheler, qui l'utilisait dans sa systématique des formes politiques de base pour les chefs de clans élus. Avec cet arrière-plan, l'usage heideggérien de cette conceptualité coïncide déjà en 1927 avec le discours hitlérien sur la « véritable démocratie germanique du libre choix du *Führer* » (*Mein Kampf*, p. 99). Pris dans le contexte des intentions politiques, il ne peut de ce fait s'agir concrètement avec la « répétition » que de la réinstauration à grands pas (avec des moyens guerriers) d'un empire grand-allemand.

78. *Ibid.*, p. 384.

79. *Ibid.*, p. 396.

rite et le culte de sa « magie »⁸⁰ – tout ceci ne peut être qu'un *Dasein* tribal, pré-rationnel, anti-individuel.

L'instant historique mondial et la vérité

Le *Dasein* doit devenir « instantané » « pour “son temps” », est-il écrit dans *Être et temps*, pour rendre possible le destin, c'est-à-dire l'historicité⁸¹ – comme nous le savons, il doit apprendre à encaisser des coups et à en donner. La réplique de l'existence passée serait « en tant qu'*instantanée* le *rappel* de ce qui se déploie dans l'aujourd'hui comme “passé” »⁸². On lit quelques pages plus loin que ce qui retentit dans l'aujourd'hui, c'est l'existence historique inauthentique, qui recherche « le moderne », alors que l'historicité authentique sait que « la possibilité ne revient que si l'existence est ouverte à elle en tant que destinale-instantanée dans la répétition résolue »⁸³. L'authenticité doit donc balayer le moderne sur son chemin de manière résolue – prête à la mort – et répéter quelque chose de monumental et de passé – *le Reich*. Ici parle un révolutionnaire, qui veut voir la société et la culture établies complètement détruites. Avec la mise en lumière du contenu sinistre de son « *Dasein* », qui a été élevé au rang de concept du siècle, il devient en même temps clair qu'avec *Être et temps* Heidegger pensait et argumentait en totalité à partir des fondements-motivations, de l'attraction et de la légitimation philosophico-historique d'une tyrannie totalitaire.

En 1933, pour lui, le moment de la « néantisation du tout » et du rappel était venu. Que savait-il et que pensait-il à ce sujet ? Recherchait-il quelque chose de vrai et de juste, que ce soit avec l'acquiescement donné à la tribalité germano-aryenne, la pratique national-socialiste, l'extermination anticipatrice de tous les ennemis possibles et la nécessité d'une nouvelle guerre d'agression ? Sur la base de son « analyse ontologique thématique de “l'esprit” (*Gemüt*), en suivant le fil conducteur de la question de l'être »⁸⁴ dans *Être et temps* et de son cours de 1929-30 *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-finitude-solitude*, il voyait sa mission dans la production de « tonalités fondamentales », comme on l'a déjà évoqué. Celles-ci sont fondamentales, car pour lui il n'y a pas de « vérité en soi », « mais la vérité est décision et destin de l'homme »⁸⁵. La non vérité est toutefois aussi puissante que la vérité, car cette dernière repose sur ceci que l'on ne voit les choses que comme elles se montrent à nous. Parce que l'on peut confondre le souvenir de l'objet observé avec sa forme actuelle et ainsi se méprendre, on doit à chaque fois croire « de manière résolue » que l'on a découvert une vérité, et « tenir » à elle fermement⁸⁶. Du point de vue de la connaissance théorique, Heidegger ne se réfère qu'à des impressions simples et non vérifiées (son interprétation de Kant, qui lui fait violence, sert aussi à cela) et élève la projection au même rang que la connaissance⁸⁷.

80. *Ibid.*, p. 313.

81. *Ibid.*, p. 385.

82. *Ibid.*, p. 386 (les italiques sont de Heidegger lui-même !). Il cite en l'approuvant Yorck von Wartenburg : « L'homme moderne », c'est-à-dire l'homme depuis la Renaissance, est bon à être enterré » (*ibid.*, p. 401).

83. *Ibid.*, p. 391 sq.

84. *Ibid.*, p. 25.

85. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 172.

86. « A ceci appartient une marge, l'indécision particulière à laquelle correspond toutefois une fermeté, en ceci que je persiste dans le point de vue que ceci que je veux dire selon ce point de vue est vrai, bien que je ne puisse pas le prouver. » Le caractère double d'indécision et de résolution sous-jacente « constitue le sens d'une *foi* authentique et véritable. La possibilité : cela pourrait au fond être ainsi, cela pourrait aussi être autrement, malgré tout le maintien : c'est ainsi. » (Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 249).

87. L'« étant se montre – mais sur le mode de l'apparence. » « Toute re-découverte ne s'accomplit justement jamais sur la base d'un total retrait, mais à partir de l'être-découvert sur le mode de l'apparence. L'étant a l'air de..., il paraît — c'est-à-dire que d'une certaine manière il est déjà

Ce résultat catastrophique libère cependant la vue pour le sens *politique* de cette indication. Déjà en 1931 il disait que la vérité était un « assaut » contre l'ennemi. Le mot antique pour « vérité » exprime pour lui une élimination, un arrachement, un combat contre, « donc un *assaut*. Où est l'ennemi ? De quelle sorte est le combat ? » Si la vérité est assaut, alors l'ennemi doit être la non-vérité⁸⁸. La fin en soi d'une telle grossièreté saute aux yeux – ennemi et sorte de combat ne sont pas encore découverts (à en juger selon les apparences), que déjà la recherche d'une possibilité d'agression est ici la vérité même. Il serait cependant absurde de penser qu'il n'avait pas de non-vérités ou d'ennemis concrets en vue⁸⁹. C'est alors, en 1933, qu'il écrit clairement qu'elle ne pouvait être fixée en aucune façon à un objet quelconque : « L'essence de la vérité est le combat avec la non-vérité, par lequel la non-vérité est confrontée avec la possibilisation essentielle de la vérité. Ce combat est toujours, en tant que combat, un combat déterminé. La vérité est toujours vérité pour nous. »⁹⁰ – nous autres nationaux-socialistes.

Avec le discours sur la possible non-vérité de la vision propre, il s'est soustrait également à la responsabilité politique concernant la façon dont les « tonalités fondamentales » devaient, selon lui, saisir les autres hommes si profondément et complètement qu'ils ne sentissent plus de différence personnelle avec elles et de ce fait agissent d'eux-mêmes, quasi autonomes et d'une manière « libre » qui les engageât en personne. Au niveau supérieur du « co-agir » avec « la seule défense qui soit aujourd'hui et maintenant l'appui et la loi de notre existence »⁹¹, la vérité n'est qu'un argument démagogique qui vise à enrager les hésitants et à bloquer l'évaluation des conséquences⁹². Appliqué à ses propres conceptions du sens de la révolution, cela signifie à vrai dire qu'il ne connaissait pas pour elle de possibilités de vérification communicables et devait donc conjurer verbalement le fait qu'elle pût être intégralement fautive. « Le national-socialisme n'est pas n'importe quelle doctrine, mais la transformation du tout au tout du monde allemand et, comme nous le croyons, du monde européen aussi. (Avec celui-ci) Commencement d'une grande histoire d'un peuple [...] les choses rentrent dans le manifeste et la vérité. Mais au même instant l'homme rentre dans la non-vérité. Celle-ci commence alors seulement. »⁹³. Il est on ne peut plus irresponsable d'annoncer qu'une action que l'on n'accomplit que dans la foi en sa nécessité véritable et positive, peut se révéler comme non vraie et peut être criminelle. La disculpation du meurtre de millions de juifs *inoffensifs* est ici anticipée. À propos de sa contribution à l'imposition d'une telle croyance, Heidegger a émis plus tard son célèbre « Qui pense grandement doit se tromper grandement ».

Au nom de cette croyance, il a fait chuter la vérité dans la région confuse de l'obstination impitoyable, avec laquelle on en reste sans discussion à des représentations fixes dont la mise en œuvre est toujours contrainte. « Mais ce qui reste décisif, c'est d'aider au développement de la réalité historico-politique de manière à ce point radicale que les

découvert et pourtant encore dissimulé. ». « À chaque fois, la découverte factice est pour ainsi dire toujours un *rapt* » (Heidegger, *Être et temps* p. 222). Ce qui signifie que l'on ne sort pas du provisoire de l'analogie selon laquelle ceci ne serait que rapt. Dans cette métaphore ne s'exprime que le simple *arbitraire de la définition*.

88. Heidegger, *De l'essence de la vérité. Approche de l'« allégorie de la caverne » et du Théétète de Platon*, GA 34, p. 126.

89. Pourquoi, sinon, aurait-il parlé de manière si précise ? Comme il a déjà parlé d'une façon assurée de la victoire du fait que « chaque heure et chaque jour » un bouleversement total de l'être de l'homme et du monde se rapprochait, dont la dimension et le « caractère impitoyable » ne permettaient que de faibles estimations (*ibid.* p. 324), on doit admettre qu'il avait déjà clairement en vue le mouvement nazi et misait précisément sur *celui-ci*.

90. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 262.

91. *Ibid.*, p. 84.

92. « Que la vérité ou la non-vérité soit rencontrée, c'est toujours une question de *décision*, une question de *combat*. » (*ibid.*, p. 262).

93. *Ibid.*, p. 225.

nouvelles nécessités de l'être parviennent à l'organisation et à avoir un effet. »⁹⁴. S'il a éludé de nombreuses applications concrètes de ces nécessités de l'être issues du mouvement national-socialiste, c'est parce qu'il croyait fondamentalement aux révélations du *Führer* et parce qu'il se comprenait comme un penseur ontologique qui s'occupe des principes. Il a ébauché à partir de là un fascisme éternel qui pouvait survivre même à Hitler, car le bouleversement de tout ce qui est donné ne réussit pas en quelques décennies, « mais peut-être en un siècle »⁹⁵.

Du reste, sa démission du rectorat n'a en aucune façon tenu au fait qu'il ait compris qu'il s'était associé au mauvais mouvement politique. En tant que partisan de la fraction SA, partageant avec Röhm l'espoir d'une « seconde » révolution »⁹⁶, il voulait organiser et établir des camps de défense comme partie intégrante des études⁹⁷ et aider l'association de duellistes « *Schlageter* » à réaliser une maison de camaraderie⁹⁸. En 1934, il n'obtint plus aucun soutien politique pour l'un et pour l'autre, parce que le régime, après les excès d'entre le début de l'année 1933 et l'automne, souhaitait faire montre d'une action de politique sociale pacifique et démantela de ce fait les SA de Röhm, difficilement disciplinables. Comme l'utilisation du concept de « seconde révolution » était déjà strictement interdite, Heidegger exigea sa « nuit des longs couteaux » bienheureuse dans l'hostilité⁹⁹ et l'immédiate restructuration complète de tous les établissements d'enseignement sous le slogan d'une « deuxième grande bataille »¹⁰⁰ contre l'ensemble de l'éthique post-platonicienne et chrétienne de l'individualité, dans laquelle il enrôla également Nietzsche et Hegel¹⁰¹. Il voulait voir immédiatement réalisé ce que les nazis institutionnalisèrent progressivement et de manière contrôlée seulement au cours des dix années suivantes, et ne vit pas aussi bien que Hitler le danger provoqué ainsi par ces prises de risque du

94. *Ibid.*, p. 213.

95. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 7 sq.

96. « Cette manière de se coller au superficiel, qui soudain à présent prend toutes choses et chacune « politiquement » sans réfléchir au fait que seul *un* chemin de la première révolution peut demeurer. À vrai dire il est possible que cela devienne ou soit devenu pour beaucoup un chemin du premier éveil – nous sommes disposés à préparer une deuxième et plus profonde révolution. » (Heidegger à Blochmann, le 22.3.1933 ; trad. fr. p. 59).

97. Farias, *op. cit.*, chap. III, p. 133 sq. ; Ott, *Heidegger. Éléments pour une biographie*, Paris, Payot, 1990, p. 230.

98. Universitätsarchiv Freiburg, dossier B1 p. 428 et 2474 ; documents découverts par l'auteur.

99. Les soldats du front entament les « joyeuses hostilités » avec un « discours originel » (Heidegger, *Hölderlins Hymne « Andenken »* (1942), GA 52, p. 162).

100. Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 7.

101. *Ibid.*, p. 13 sq. « La position la plus haute, dans laquelle toutes les forces essentielles de l'histoire des idées occidentale se rassemblent comme en un seul grand bloc » est la philosophie de Hegel selon Heidegger (p. 13). Pour « gagner les chemins de notre destin intellectuel populaire, les améliorer et les consolider », on doit s'expliquer avec elle (p. 14). Tout se décide avec la conquête de la position la plus élevée de toute l'histoire – c'est-à-dire que sa propre philosophie devait prendre dorénavant cette place. Cette auto-promotion de Heidegger permet maintenant de comprendre comment il a lui-même ruiné ses prétentions à une position de guide dans l'État nazi par simple *hybris*. Il a passé sous silence le discours hégélien sur l'esprit du peuple comme créateur d'État, dans lequel les individus devraient se fondre, sur lequel sa propre pensée reposait essentiellement. Au lieu de cela, après qu'il eût attaqué le concept du sujet et la responsabilité personnelle de la pensée selon Descartes de manière cinglante, il a mis l'accent sur le fait qu'il y avait encore une prévalence de l'esprit individuel chez Hegel sous la forme de sa « théo-logique », qui se réfère à Dieu.

Ainsi, il détruisait lui-même par son discours toutes les chances que l'école pour *Dozenten* à l'échelle du Reich qu'il avait proposée soit organisée sous sa direction. L'outrecuidance consistant à présenter une philosophie *totale* *nouvelle de l'histoire universelle* et de jouer l'ontologue du mouvement n'était partagée par aucun des autres idéologues nazis, pas même ceux qui le dirigeaient comme Rosenberg, Baeumler et Goebbels. Ils interprétaient Hegel, Fichte, Nietzsche, Chamberlain, George de manière nazie avec une accentuation pratique, mais en simples successeurs, et suivaient pour le reste les mots du *Führer*, semblables à une révélation.

pouvoir. Dès lors en effet, grâce à ses dons d'éclaireur et à ceux du parti, aucun opposant ne pouvait plus avoir la moindre chance. Ou peut-être que si ?¹⁰²

Pour le coup, Heidegger aggrava encore une fois l'orientation de son interprétation de la caverne de Platon soutenue en 1931-32, en faisant de l'extermination de l'ennemi le commandement du « bien ». Le philosophe « éclairé » libère « par la force »¹⁰³ quelques-uns, des élus, des ténèbres de la caverne platonicienne, afin que ceux-ci fassent l'expérience de « la liaison (*Bindung*) la plus haute » – celle qui lie au bien. Il se tient selon Heidegger encore au dessus de la vérité et de l'être, en ceci qu'il les met sous son joug et leur « donne pouvoir (*ermächtigt*) »¹⁰⁴. Abstraction faite de l'allusion qui assimile de manière équivoque le *Führer* détenteur du pouvoir (*ermächtigt*), l'être et la vérité, Heidegger a permis que le bien devienne la caution la plus haute pour la boucherie. Dans une esquisse du cours, il écrit : « Platon : pas de nouvelle compréhension – *indifférent* ; décisive est la compréhension de notre *Dasein* à venir lui-même. »¹⁰⁵, soulignant ainsi la signification pratique de la violence de son action intellectuelle. Sa définition de « la liaison » ne met sur la tête le discours sur les biens donateurs de pouvoir (*ermächtigt*) qu'en apparence. « Liaison » signifie selon lui « devenir libre pour ce qui libère... me lier à ce qui accorde le passage et acquérir par cette liaison du pouvoir (*Macht*), ne pas renoncer. La liaison n'est pas la perte mais la prise de possession du pouvoir (*Macht*). »¹⁰⁶. S'emparer du pouvoir (*Bemächtigung*) sur le bien donateur de pouvoir (*ermächtigt*) : on retrouve le même cercle dans lequel l'être (*Sein*), qui doit donner être au *Dasein*, n'est que quand le *Dasein* pense le *Sein*. Le monde est tout ce qui se passe dans la tête de Heidegger¹⁰⁷.

Il lâchait ainsi le bien et la vérité sur les hommes comme s'il s'agissait de chiens de combat. Encore aujourd'hui, comme Norbert Elias l'écrivit en se référant à 1933, la compréhension du fait « qu'un mouvement nationaliste dont le programme était constitué en grande partie par l'usage de la violence et l'extermination totale de l'ennemi, dont les membres mettaient continuellement l'accent sur la valeur de la cruauté et du meurtre, pourrait effectivement commettre des crimes et tuer. »¹⁰⁸ est souvent bloquée. Heidegger ne parvint pas à gagner le siège à la droite d'Hitler en tant qu'annonciateur des valeurs racistes originelles et spécialiste de l'incitation au combat. Mais c'est exactement ce à quoi il aspirait, et ceci depuis déjà de nombreuses années. Comme il croyait depuis la première guerre mondiale en des nécessités de l'être racistes et avides de combats (comme il sera montré ailleurs), il ne doutait pas d'elles lors du prochain instant de l'histoire mondiale, celui de la deuxième grande guerre. Avant et après la bataille de Stalingrad, il exigea des individus en nombre et de l'ensemble du peuple le sacrifice, qui « a en soi sa propre essence et qui n'a

102. Il exhortait ses auditeurs : « Personne ne va vous empêcher de faire ainsi et de vous tenir à l'écart de l'histoire. Mais personne ne va non plus vous demander si vous voulez ou pas quand l'Occident craque à toutes les jointures et quand la pseudo-culture dérivée s'effondre irrévocablement et entièrement en elle-même, mettant toutes les forces dans le trouble et les laissant étouffer dans la folie. » (Heidegger, *Die Grundfrage der Philosophie*, GA 36-37, p. 14). Les nazis pratiques ne pouvaient comprendre des exaltations comme celle qui précède. Le Nouveau était déjà là, et puissant – comment la pseudo-culture qui s'effondrait sur elle-même pourrait alors encore étouffer toutes les forces dans la folie ?

103. Heidegger, *Vom Wesen der Wahrheit*, GA 36-37, p. 144.

104. *Ibid.*, p. 203 sq. « L'idée du bien, comme idée la plus haute, est l'éminence, celle qui garantit la domination et qui oblige ... ce qui donne pouvoir (*das Ermächtigt*). » Cette « deuxième version était une indication au sujet de la domination, de la puissance, du rang. Cela doit suffire. » (*ibid.*, p. 204).

105. *Ibid.*, p. 288 (appendice II).

106. Heidegger, *De l'essence de la vérité. Approche de l'« allégorie de la caverne » et du Théétète de Platon*, GA 34, p. 59 sq.

107. Littéralement : « Le monde est ce qui est le cas dans la tête de Heidegger ». Allusion à Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, prop. 1. (N.d.T.).

108. N. Elias, *Der Zusammenbruch der Zivilisation* (in *Studien über die Deutschen. Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt am Main (2) 1994), p. 408.

besoin d'aucun but ni d'aucune utilité ! »¹⁰⁹, car il est selon Heidegger l'adieu à l'étant, « dans la marche pour la sauvegarde de la faveur de l'être »¹¹⁰ – Hitler n'a pas inventé de justification plus cruelle en faveur de la saignée en terre étrangère pour l'être allemand.

P.S. Les principes éditoriaux des œuvres complètes de Heidegger méprisent les exigences standards en matière d'exactitude et de transparence éditoriales. On indique certes des manuscrits, des tapuscrits et des notes d'auditeurs comme base de l'édition. Mais on ne sait jamais clairement s'il s'agit de textes d'époque ou « de dernière main », selon le principe éditorial. Au sujet du cours *Vom Wesen der Wahrheit* il est expliqué que « la véracité historique » aurait imposé de restituer « en détail » les notes avec les « remarques politiques » (de Wilhelm Hallwachs). Celles-ci ne sont cependant pas indiquées dans le texte. L'existence de notes d'auditrice de Helene Weiß sur la leçon *Die Grundfrage der Philosophie* (conservées par E. Tugendhat, et dont des extraits ont été cités par V. Farias) a été par contre tout simplement tue. On doit les considérer comme historiquement de plus grande valeur, du fait qu'elles contiennent des additions et des concepts typiquement heideggériens qui manquent dans les textes édités actuellement ou qui sont remplacés par des mots plus doux, qui ne sont pas du tout typiques de lui. Par contre des italiques ultérieures ont été mises par l'éditeur. Un appareil critique, explicatif et informatif d'un point de vue historique manque ici, comme dans tous les tomes des œuvres complètes.

Ceci met en évidence que l'édition complète des œuvres de Heidegger n'est fondée ni sur une compétence historique-critique ni sur une compétence philosophique. Voilà qui est, pour ce qui concerne *l'édition de travail* d'un philosophe influent, extraordinairement lamentable. Le rythme de l'édition a ralenti de façon notable. Ne serait-ce que pour les textes des années de guerre, cinq tomes sont attendus. Il ne peut s'agir d'un hasard, car l'importance *politique* et le caractère compromettant des textes nouvellement parus augmente de manière continue. Les vérités les plus épouvantables à propos de sa pensée seront probablement à lire dans les « cahiers noirs », qui, suivant la volonté de Heidegger, doivent être publiés à la fin, glaçant jusqu'aux os jusqu'à ses admirateurs les plus brûlants. Un grand lot de lettres, qui contient sûrement des correspondances avec des fonctionnaires nazis, est gardé comme un numéro de compte anonyme suisse. C'est ainsi que l'on cache à la recherche scientifique des témoignages importants à propos d'un philosophe allemand de l'histoire influent sur la politique éducative et dans le monde entier.

Traduit de l'allemand par Jean Herzfeld et Léon Lentini

ⁱ Reinhard Linde est né en 1955 et a grandi à Halberstadt, une ville de taille moyenne à l'ouest de l'ancienne RDA. Son grand intérêt pour l'histoire et la philosophie ne put être satisfait ni par l'école, où n'était enseignée que la doctrine marxiste-léniniste, ni par ses parents. Son père soutenait directement le parti socialiste unifié de la RDA en tant qu'officier dans les troupes situées à la frontière. Un proche parent s'opposant intellectuellement au régime le familiarisa avec l'étude de problèmes philosophiques. C'est sous son influence que Reinhard Linde refusa la carrière de cadet fidèle au parti souhaitée par ses parents.

La combinaison histoire/philosophie n'étant pas possible en RDA, il fit le choix d'étudier l'histoire à l'université de Humboldt à Berlin-est, études achevées en 1980 avec un diplôme de fin d'études sur Max Weber. Il poursuivit par ailleurs de manière autonome l'étude de la philosophie, tout en participant aux débats intellectuels au sein de l'université. Après les études il quitta un poste de lecteur dans une maison d'édition après qu'on eût exigé de lui l'entrée dans un parti fidèle à l'État s'il souhaitait conserver sa place.

Au cours des années suivantes, marquées par la précarité, il écrivit un traité portant essentiellement sur l'individualité où il développa une réflexion sur les fondements intellectuels sur

109. Heidegger, *Parménides*, GA 54, p. 250.

110. Heidegger, Postface à « Qu'est-ce que la métaphysique ? », GA 9, p. 307 [trad. fr. in *Questions I et II*, Paris, Gallimard, p. 82. *N.d.T.*]

lesquels se fonde la négation pratique de l'individualité humaine par la domination totalitaire. L'image de l'homme selon Leibniz, Descartes, Kant et Hannah Arendt, mais aussi l'éthique chrétienne en constituaient l'inspiration. Harcelé et psychologiquement détruit par la Stasi à partir de 1985, il ne put l'achever.

Ce n'est qu'à partir de 1993 qu'il put se consacrer de nouveau au travail philosophique, date à partir de laquelle il se consacra plus particulièrement à la thématique Heidegger. Ses études précédentes, à caractère ontologique, ainsi que son attitude critique d'historien face aux sources furent à la base de ses recherches et analyses et lui permirent de mettre à jour ce qui constitue les intentions réelles de Heidegger. Il acheva en 2002 *Bin ich, wenn ich nicht denke ?* (« Est-ce que je suis quand je ne pense pas ? » Centaurus Verlag, Herbolzheim 2003). Cet ouvrage lie un travail de déchiffrement des passages prétendument « obscurs » chez ce philosophe et un éclairage des structures de pensée totalitaires. Si Heidegger en constitue l'objet d'étude principal, il s'agit avant tout pour l'auteur de dégager les structures de ce qu'il nomme la mentalité totalitaire, au-delà des divergences apparentes des idéologies, afin de penser les moyens d'une défense de l'homme. Le livre s'achève sur un hommage à René Descartes qui est l'occasion de réflexions sur la spécificité du vivant.

Reinhard Linde poursuit actuellement ses recherches sur le totalitarisme dans la pensée en général, et dans celle de Martin Heidegger en particulier.

Le chapitre « *Das Stehen gegen den Feind* », actualisé pour cette publication en langue française, constitue la première étude à analyser les textes de Heidegger réunis sous le titre *Sein und Wahrheit* (GA 36-37, Hartmut Tietjen éd., 2001).